



Spiritualité et engagement dans l'œuvre de François Mauriac

Spirituality and engagement in the work of François Mauriac

FIZAZI Mohammed

Doctorant

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

Université Mohammed V -Rabat

Laboratoire Art, Littérature, Langue, Civilisation et Culture

Maroc

Mohammed.fizazi@yahoo.fr

Date de soumission : 22/03/2021

Date d'acceptation : 30/05/2021

Pour citer cet article :

FIZAZI M. (2021) «Spiritualité et engagement dans l'œuvre de François Mauriac», Revue Internationale du Chercheur «Volume 2 : Numéro 2» pp : 927 - 941



Résumé

François Mauriac est souvent étiqueté de « romancier catholique », bien que lui-même refuse cette appellation. Les thèmes religieux sont récurrents dans son œuvre et sa foi transparait maintes fois. Son œuvre traduit souvent ses propres inquiétudes spirituelles, comme le conflit entre la foi, le crime et la tentation du péché, et ses personnages, même les plus égarés sont souvent sujet d'une quête de rédemption. Mauriac, c'est aussi le polémiste et le pamphlétaire : l'Action Française, la première guerre mondiale, la guerre d'Espagne, il s'est engagé avec sa plume pour toutes les grandes causes de son temps. Mais pour cela, Mauriac est animé par sa foi.

« Mon cœur depuis cette année est arrivé à Dieu. Mais ma raison est encore rebelle », disait François Mauriac dans une lettre à son ami André Lacaze en 1905. Agé alors tout juste de 20 ans, il résume dans cette déclaration ce qui sera le cheminement de sa vie, ainsi que celui de son œuvre. Auteur très controversé de son vivant, Mauriac jouit à ce jour d'une réputation d'auteur « inclassable ». Le propos de notre article est de montrer comment les convictions religieuses de Mauriac ont influencé son sens de l'engagement.

Mots clés : Mauriac ; Engagement ; Littérature ; Spiritualité ; Pamphlets

Abstract

François Mauriac is often labelled a "Catholic novelist", although he himself refuses this appellation. Religious themes are recurrent in his work and his y faith is often apparent. His work often reflects his own spiritual concerns, such as the conflict between faith, crime and the temptation of sin, and his characters, even the most misguided, are often subject to a quest for redemption. Mauriac is also a polemicist and pamphleteer: Action Française, the First World War, the Spanish War, he committed himself with his pen to all the great causes of his time. But for this, Mauriac was driven by his faith.

"My heart since this year has come to God. But my reason is still rebellious", said François Mauriac in a letter to his friend André Lacaze in 1905. At the age of just 20, he summed up in this statement what would be the path of his life, as well as that of his work. A very controversial author during his lifetime, Mauriac still enjoys a reputation as an "unclassifiable" author. The purpose of our article is to show how Mauriac's religious convictions influenced his sense of commitment.

Keywords : Mauriac ; Commitment ; Literature ; Spirituality ; Pamphlets

Introduction

L'œuvre de François Mauriac, influencée par ses convictions catholiques, est profondément marquée par des thèmes liés à la foi, le rapport entre l'âme et le corps, ainsi que le combat entre le bien et le mal. Toutefois, Mauriac rejette lui-même l'étiquette d'écrivain catholique, se décrivant plus comme « un catholique qui écrit des romans » (Canérot, 1993 : 86). Mauriac ne se définit donc pas en tant qu'écrivain, mais en tant que catholique avant tout. Ce qui fait que son écriture, n'est qu'une expression de sa religiosité. Une lecture de sa vie et son œuvre, nous fait découvrir que la religion y est un élément central, qui se trouve être le principal moteur de son engagement. Car François Mauriac n'est pas seulement un catholique qui écrit des romans, mais aussi un auteur engagé.

Expliquant son engagement politique, François Mauriac écrit, quelques années avant sa mort, à son ami Robert Vallery-Radot : «J'ai été ce témoin misérable mais qui ne peut pas ne pas dire qu'il a été créé pour dire» (Mauriac, 2012 : 692). Pour Mauriac, écrire c'est réagir aux maux et aux injustices de son temps, au lieu de rester un témoin passif. Doté d'un sens aigu de la justice, Mauriac se forge une réputation de polémiste redouté, il prend part à tous les grands combats de son temps, de l'affaire Dreyfus jusqu'aux luttes pour la décolonisation. Ses alignements politiques changent au gré de sa conception de la justice.

Du jeune écrivain bourgeois, catholique et conservateur, il rompt, la cinquantaine passé, avec les positions auxquelles l'assignaient doublement sa classe d'origine et son orientation initiale, et se met à défendre des causes défendues par les milieux gauchisants. Toutefois, la religion reste toujours ancrée dans son œuvre, et c'est au nom d'une ardeur religieuse qu'il mène toujours ses engagements. Le propos de notre travail est de montrer comment ses convictions religieuses ont influencé son sens de l'engagement

En effet, contrairement à un Jean Paul Sartre par exemple, l'engagement chez Mauriac n'est pas animé par un progressisme socialisant, mais par la foi, et l'exigence morale qu'elle impose au chrétien. Toute activité de Mauriac, est ainsi faite au nom de Dieu. En 1905, alors âgé de vingt ans, il écrit à son ami André Lacase «Mon cœur depuis cette année est arrivé à Dieu. Mais ma raison est encore rebelle » (Barré, 2009 : 118). Vingt ans plus tard, il écrit à Jacques Emile Blanche que « Rien ne [me] guérira de tout ramener à Dieu » (Mauriac, 2012 :200). Dans une autre correspondance avec l'écrivain Jean Blanzat, il écrit : « Je ramène tout au christ malgré moi » (Mauriac, 2012 : 485).

Les références au christianisme sont nombreuses, aussi bien dans ses correspondances que dans son œuvre romanesque, la foi, la grâce, l'Évangile, la prière, le Christ ou l'Église... ces



sujets reviennent souvent dans ses écrits. Toutefois, Mauriac n'est pas un écrivain prosélyte, « je n'ai jamais cru que l'on puisse convertir personne. (...)Le combat est toujours singulier » (Monfrier, 1995 : 146), écrit-il à André Gide, en 1933. Il n'est pas un prédicateur qui prêche la bonne parole, servir le christianisme pour lui n'est pas de propager la parole du Christ, mais seulement d'agir selon ses enseignements.

Jusqu'à quel point donc les convictions religieuses de Mauriac ont influé sur son sens de l'engagement ? Et pour quelles causes milite un chrétien selon Mauriac, et de quel côté il devrait se ranger ? Et jusqu'à quel point peut-on considérer l'œuvre romanesque de Mauriac comme étant une œuvre engagée ? Nous tenterons d'apporter des éléments de réponse dans ce travail en nous basant sur l'œuvre littéraire et journalistique de Mauriac, ainsi que sur ses correspondances. Dans un premier temps, nous allons tenter de démontrer que l'engagement politique pour Mauriac est une attitude spirituelle, avant de montrer que sa conception de l'engagement chez l'auteur dépasse les appartenances et les alignements idéologiques. Et enfin, en nous basant sur certaines de ses œuvres littéraires, nous étudieront comment son traitement de la condition humaine est en soi une forme d'engagement.

1. L'engagement chez Mauriac : une attitude spirituelle

L'engagement n'est donc qu'application des enseignements chrétiens. L'Évangile commande au croyant d'aimer son prochain, ainsi, le chrétien est dans l'obligation morale d'agir pour ce dernier. S'engager à défendre une juste cause n'est en fait que l'imitation de l'Exemple par excellence dans la religion chrétienne : Jésus Christ. Pour Mauriac, il y a une liaison entre l'engagement, le salut et l'incarnation, les doctrines centrales du christianisme. En effet, ce qui fonde le christianisme est la doctrine selon laquelle le verbe divin prend corps en la personne de Jésus Christ : l'incarnation.

Cette doctrine constitue une première dans l'histoire des religions. Pour la première fois, Dieu s'incarne dans l'histoire et dans l'espace, sous forme humaine et s'adressant aux humains avec leur propre langue. L'originalité de l'incarnation ne réside pas uniquement dans le fait que Dieu vit et agit dans l'histoire, mais surtout dans l'incidence que cela a sur la condition humaine. Dans l'Église Catholique, l'Incarnation signifie que Dieu, en se faisant homme, a assumé une nature humaine pour accomplir en elle le salut des autres hommes, et ainsi les délivrer de la malédiction qui pèse sur eux depuis le péché originel. C'est sous cette perspective de Salut, que Mauriac mène ses combats. Pour lui, le chrétien doit réactualiser



perpétuellement l'acte de Jésus Christ, en agissant pour le salut de l'humanité. Ainsi aux yeux de Mauriac, le christianisme est par essence une religion engagée.

En 1934, Mauriac écrit dans le journal belge « Rex » un article intitulé « L'humanisme et le chrétien », repris plus tard dans *Paroles Catholiques*. Il y dresse une comparaison entre l'humanisme séculaire et le christianisme. En faveur de ce dernier, Mauriac tente de montrer les limites de l'humanisme. En répondant aux critiques et aux accusations des humanistes au sujet de la religion chrétienne, il montre que le christianisme de par son aspect prônant la négation du Moi, est plus altruiste que ne le serait l'humanisme, et que de ce fait, un chrétien est mieux disposé à agir pour l'humanité. Ce qui fait la différence entre un chrétien et un humaniste séculaire pour Mauriac, c'est que le chrétien voit dans l'engagement un aspect spirituel, intérieur, complètement étranger à l'humaniste. Il estime que « tout comme l'humaniste, le chrétien cherche en lui-même les éléments de sa personnalité, mais toute la différence vient du fait que ce qu'il découvre est bien plus que lui-même » (Mauriac, 1954 : 28).

Le chrétien aurait donc, une conception transcendante de l'engagement. Imitant le modèle de Jésus Christ, il doit, comme ce dernier, avoir pour vocation de sauver l'humanité. « Le Christ vivant en nous, dit Mauriac, nous occupe tout entier et, livré à lui-même ne peut le faire, il utilise tout, il se sert de tout, il change l'eau en vin, transmue en vertus les vices dans ces secrètes noces de Cana célébrées en chacun de nous » (Mauriac, 1954 : 19). Ce que le chrétien découvre en lui-même contrairement à l'humaniste est la dimension « christique » de sa personnalité.

Agir pour le salut de l'humanité devient pour le chrétien un devoir religieux, un moyen d'anéantir son ego. Et contrairement au chrétien convaincu l'idée du sacrifice, l'humaniste propose aux hommes de ne rien sacrifier, de vivre leur vie avec leurs vertus et leur vice, sans aucune préoccupation morale. Ainsi pour Mauriac, les accusations selon lesquelles le chrétien suit des préceptes désuets, qui ne correspondent plus aux besoins de sa vie sont non seulement fausses, mais montrent aussi la limite de vision de l'humanisme. Contrairement à ce que pensent les humanistes, le modèle christique n'est pas un modèle inerte dont on se contente d'imiter les traits pour constituer une copie plus ou moins habile. Il s'agit d'un modèle vivant, et l'objectif n'est ni de le copier ni de l'imiter, mais de s'unir à lui.

Mauriac présente donc une conception quasi-mystique de l'engagement. Se dresser contre les injustices que subit l'humanité est pour lui le résultat d'une quête intérieure de la présence christique. Le chrétien engagé ne s'arrête pas à la surface de lui-même, mais tente de



transcender sa condition d'homme, pour ainsi réaliser l'union avec Dieu, qui est, pour Mauriac, le fruit d'une victoire surhumaine. Le parfait chrétien est celui qui, comme Saint Paul déclare « Ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus Christ qui vit en moi » (Galates 2 :20). Et comme le Christ s'est sacrifié pour le salut de l'humanité, le chrétien ayant accompli l'union avec le Christ se doit de l'imiter jusqu'à reproduire ce sacrifice. Ainsi pour Mauriac, le chrétien, animé par cet idéal christique est plus disposé à défendre la justice, au nom de laquelle il va au-delà des appartenances et des institutions.

2. Au-delà des idéologies

C'est pour cette raison que les engagements politiques de Mauriac sont des fois surprenants venant d'un auteur catholique et conservateur. Mauriac s'érige contre toute idéologie qui finit par s'ériger elle-même en système oppresseur, ses « amis » d'hier peuvent facilement devenir ses adversaires d'aujourd'hui. Expliquant le rapport entre l'engagement pour la justice et la religiosité, Mauriac affirme que :

« Le combat pour la justice dès ici-bas, c'est dans la mesure où nous le soutenons que nous témoignons de notre espérance éternelle. Le royaume de Dieu n'est pas à venir : il commence dès aujourd'hui, il est au-dedans de nous. Nous ne pouvons tendre vers lui que nous ne possédions déjà et que nous ne cherchions à l'instaurer ici même et maintenant ». (Mauriac, 1984 : 96)

L'engagement transcende donc les étiquettes et les alignements, et a pour objectif d'établir la justice divine, qui ne différencie pas entre un chrétien et un non chrétien. C'est pour ce combat inconditionnel au nom de la justice que Mauriac n'hésite pas, dans certains cas à se dresser contre les positions de ses coreligionnaires, ainsi que celles du clergé.

Revenant sur son enfance, Mauriac dénonce l'implication catholique dans l'affaire Dreyfus qui a marqué son enfance. La mère de Mauriac, catholique intransigeante, avait influencé le jeune enfant qu'il était avec ses idées antidreyfusardes. Mauriac déplore plus tard : « Je ne me souviens pas (...) que le tendre petit garçon que j'étais ait ressenti la moindre pitié devant ce que souffrait Dreyfus. Cette dureté était due pour une large part à l'intoxication que je subissais » (Barré, 2009 : 74).

Mauriac dénonce ainsi le détournement de l'idéal catholique, et l'usage malhonnête du discours religieux qui a marqué cette affaire. Pour lui, ce drame national est la référence historique et personnelle majeure puisqu'il pose la question du comportement des catholiques



à l'égard de la vérité et celle de la conscience individuelle face les frénésies collectives. Mauriac dénonce ainsi la malhonnêteté des catholiques, aveuglés de la justice divine par un antisémitisme primaire.

Pendant la grande guerre, bien que nationaliste, et ayant lui-même servi dans l'armée française, Mauriac dénonce avec virulence le chauvinisme ambiant, et l'aveuglement patriotique. « Si je n'étais pas né chrétien, confie-t-il dans sa jeunesse, je me ferais anarchiste » (Massenet, 2003 : 3). Il milite dans sa jeunesse auprès du mouvement nationaliste et royaliste de *L'Action française* et la défend auprès du Vatican quand celui-ci décide de l'excommunier.

En 1939 éclate la guerre civile espagnole, avec, d'un côté, les franquistes, essentiellement composé de nationalistes, royalistes et catholiques conservateurs, et d'un autre, les républicains, majoritairement communistes et anarchistes. Il prend position, d'abord pour les nationalistes, qui se présentaient comme défenseurs de la foi catholique en Espagne, avant de se ranger du côté des républicains après le massacre, à Badajoz, de milliers d'espagnols par une colonne franquiste. D'ailleurs, cet événement provoque chez lui un sentiment de choc, il constate avec indignation que les chrétiens en Espagne sont des massacreurs. Il est d'autant plus indigné que ce soit le clergé qui bénit, au nom du Christ, les massacres perpétrés par les franquistes.

Pour Mauriac, le clergé espagnol a trahi le Christ en se rangeant du côté des injustes. Sa colère de chrétien lui fait défendre la cause des « rouges », comme l'ont fait d'autres grands écrivains catholiques tels Bernanos ou Maritain. Aux catholiques franquistes qui ont vu dans l'action de Franco une croisade pour venger les prêtres et les religieuses massacrés par les républicains, Mauriac répond qu'un chrétien ne se venge pas, ne serait-ce que parce qu'il ne veut pas ressembler à ses adversaires. Dans un article datant du 10 juin 1938 intitulé « Le Sang des pauvres¹ », Mauriac rappelle la première règle évangélique : le refus de la réciprocité de la violence. Pour lui, être chrétien c'est être du côté des victimes, quelle que soit leur opinion, religion ou situation.

Pendant l'Occupation, en 1941, il publie son roman *La Pharisienne*, qui contient, entre autres, des critiques au régime de Vichy. Il contribue aussi, à l'œuvre de la résistance à travers la presse clandestine, devenant ainsi le seul académicien à rejoindre la résistance intellectuelle. C'est dans cette période, en 1943, qu'il publie sous pseudonyme *Le Cahier noir*. Texte

¹ Paru dans l'hebdomadaire « Temps présent », numéro 32, page 1, du 30 novembre 1938.



politique courageux et audacieux, il est aussi un texte religieux, que l'on pourrait aisément étiqueter comme manifeste d'humanisme chrétien. Mauriac y revient sur la place centrale de la foi dans son engagement politique, et explique encore une fois pourquoi un chrétien engagé se doit de défendre l'homme qui subit une injustice, quelle que soit son appartenance politique ou religieuse :

« Bien qu'ils [Les chrétiens] aient le droit de fuir les hommes en Dieu, il leur est enjoint de retrouver Dieu dans les hommes. Qu'ils le cherchent d'abord et qu'ils le trouvent dans ceux qui souffrent de persécution pour la justice, chrétiens ou païens, communistes ou juifs, car de ceux-ci, la ressemblance avec le Christ est la raison directe des outrages qu'ils endurent : le crachat sur la face authentifie cette ressemblance » (Mauriac, 1950 a : 366).

Dans la période qui suivit la deuxième guerre mondiale, où l'heure était à la décolonisation, et alors que les cercles catholiques et nationalistes soutiennent majoritairement la politique coloniale, Mauriac, lui, se prononce pour la décolonisation. Alors que la lutte contre la présence coloniale battait son plein au Maroc, Mauriac défend la cause marocaine et condamne les injustices de l'administration française. Le lendemain de son prix Nobel, et réagissant aux massacres de Casablanca en 1952, il dit « Désormais je fus engagé » (Kushnir, 1979 :154), c'est en cette année qu'il crée le *Bloc-Notes*, rubrique d'articles essentiellement destinés au *Figaro* et à *L'Express*, dans lesquelles il livre ses derniers combats politiques. Il effectue un voyage au Maroc, et ayant rencontré des victimes de la machine coloniale française, il rapporte dans son *Bloc-Notes*:

« Dîner avec des Marocains qui furent emprisonnés cinq ans sans jugement, puis relâchés. Pas une seule fois, ils n'ont vu le juge d'instruction. Ils n'ont eu affaire qu'aux policiers, l'un d'eux de très près : cicatrices sur la figure, main estropiée » (Mauriac, 1967 a : 140).

Plus tard, la dimension christique de son engagement apparaît plus explicitement. Confronté aux événements de la guerre d'Algérie, il critique encore une fois, et avec virulence les exactions de l'armée française. L'injustice qu'il voit dans la question algérienne le pousse à comparer les algériens au Christ, et l'armée française à ses ennemis. En 1954, lors de la clôture de la semaine des intellectuels catholiques, sous le thème « Le Christ lui aussi fut homme », François Mauriac donne une élocution intitulée « l'imitation des bourreaux de Jésus Christ ». Celle-ci sera publiée plus tard en tant que chapitre de son livre *Le Fils de*



l'homme. Il y exprime sa colère contre tous ceux qui se réclament du Christ et bafouent sa parole, dans ce contexte ci, l'armée française.

Mauriac part du principe que si le Christ s'est incarné en homme, celui qui suit son modèle devrait respecter toutes les créatures dont il avait revêtu l'apparence puis ressenti les souffrances et l'angoisse. Ainsi, pour Mauriac, les opprimés sont, de par leur souffrance, de nouveaux crucifiés, et ce quelle que soit leur religion, et donc l'armée française, en pratiquant la torture, imite l'acte des bourreaux de Jésus Christ. Mauriac déplore que « quelles que soient nos raisons et nos excuses, après dix-neuf siècles de christianisme, le Christ n'apparaît jamais dans le supplicé aux yeux des bourreaux d'aujourd'hui, la Sainte Face ne se révèle jamais dans la figure de cet arabe sur laquelle le commissaire abat son poing » (Mauriac, 1984 : 20).

En 1962, il publie son livre *Ce que je crois*, dans lequel il retrace son itinéraire spirituel, tout en exposant ses objections contre l'Église et les inquiétudes spirituelles qu'il eut le plus de mal à surmonter. « Ce livre, écrit-il ne s'adresse ni aux savants ni aux philosophes, ni aux théologiens. J'ai voulu répondre le plus simplement possible à la question : pourquoi êtes-vous demeuré fidèle à la religion dans laquelle vous êtes né ? » (Mauriac, 1962 :9). Loin d'être un livre où il livre des confidences sur sa personne ou sur sa famille, il y revient, une fois de plus, sur l'engagement et la justice. Rappelant sa conception de l'engagement et la place de la foi dans ses combats il y écrit : « qu'il n'est pas d'autre politique permise au chrétien que la recherche du royaume de Dieu et de sa justice » (Mauriac, 1962 :113).

3. Salut de l'humanité et salut des personnages

Mais ce qui est curieux c'est que dans son œuvre romanesque, l'engagement politique est presque absent, Mauriac explique lui-même la différence qu'il fait entre politique et littérature : « Entre la politique et les lettres pures, règne un no man's land où il m'arrivera de planter ma tente, le temps d'une incursion rapide, et puis je reviendrai parler innocemment de Proust et de Rimbaud, mais peut-être avec, à ma ceinture, une tête coupée » (Mauriac, 2004 :649). Dans les romans de Mauriac, on trouve souvent, en filigrane, des échos aux grands événements de l'époque, comme la Grande Guerre, l'occupation etc. Mais ils n'occupent qu'une place secondaire dans l'œuvre. Ce qui occupe la place principale dans l'œuvre de Mauriac, c'est la condition de l'homme du début du 20^e siècle.

L'univers religieux dans l'œuvre romanesque de Mauriac est particulier, étouffant, voire même terrifiant. Ses romans mettent en scène des personnages inquiets, torturés insatisfaits, en quête de délivrance. Malgré l'importance de la religion pour le salut de ses personnages,



Mauriac critique certains aspects de la religiosité dans la société bourgeoise. Dans la *Pharisienne*, Il dénonce ce qu'il appelle le « pharisaïsme », soit la religiosité sincère mais orgueilleuse, insensible et injuste, confondue avec des intérêts de classe. Il dénonce aussi les effets pervers d'une éducation dualiste, moralisante, interdicière, renforcée par le religieux (Jossua, 2007 : 214). Aussi, certains thèmes religieux récurrents dans l'œuvre de Mauriac sont, selon Jean Pierre Jossua, théologiquement inacceptables : L'omniprésence du péché, l'impossibilité de tout amour humain durable et heureux, la valorisation des souffrances en tant que tels etc. Toutefois, ils permettent un traitement particulier des personnages, souvent en proie à un déchirement entre le bien et le mal, le péché, les désirs charnels et la grâce.

Les personnages mauriaciens, même les plus égarés sont souvent sujets d'une quête de la rédemption. Le salut, Principal moteur de l'engagement politique chez Mauriac est aussi au cœur de son œuvre romanesque. Eduqué dans le Jansénisme, Mauriac est profondément influencé par Blaise Pascal, et sa conception du la grâce et du salut. Pascal défend l'idée Janséniste selon laquelle l'homme, vivant depuis Adam et Eve avec le péché originel, est soumis au mal, et que seules les personnes choisies par Dieu sont disposées à avoir la grâce. Les Jansénistes exigent du chrétien une piété rigoureuse ainsi qu'une morale rigide. La question de la grâce était même l'objet d'un débat théologique opposant Jansénistes et d'autres courants catholiques tels que les thomistes et les Jésuites. Pascal et les Jansénistes accusaient ces derniers d'hérésie, car en proclamant l'importance de la miséricorde divine, ils sous estimeraient l'importance du péché originel.

L'œuvre de Mauriac est sans doute influencée par la pensée de Pascal, de par la récurrence des thématiques du mal, du péché originel, ainsi que par les personnages troublés par leur manque de foi, ou déchirés entre le péché et la rédemption. Mais il ne partage pas la totalité les idées Jansénistes sur la prédestination, selon lesquelles l'éventuelle grâce est déjà décidée pour l'individu à sa naissance. Dans ses *Mémoires intérieures* il s'explique :

« Il (Pascal) avait tort dans le débat de la Grâce [...] les jésuites avaient raison contre Pascal. C'est une bénédiction qu'ils l'aient emporté sur lui. Si les casuistes sont odieux s'ils lorsqu'ils rudent avec l'Être infini, les Jansénistes le sont plus encore lorsque de leur propre autorité ils assignent des limites à l'amour de Dieu pour ses créatures et qu'ils l'obligent à damner, au nom de Saint Augustin, les quatre cinquièmes de l'espèce humaine. » (Mauriac, 1985 : 154)

La conception de la grâce et du salut dans l'œuvre de Mauriac s'oppose donc à celle de Pascal et des Jansénistes, L'influence de ceux-ci ne se manifesterait que par « une tendance générale à l'austérité morale » (Durant, 1980 : 456). Concernant le salut de ses personnages, Mauriac



est plus indulgent. Il n'est pas un catholique sévère qui condamne tous les crimes sans réserve, mais plutôt un humaniste chrétien qui n'hésite pas à donner aux criminels les moyens de trouver le salut. Les héros Mauriaciens sont tous des pécheurs tenaces, mais ils ont toutefois la capacité de retrouver Dieu, cela est même un impératif pour sortir de leur misère. Il leur suffit d'éprouver des remords et de ne plus rester installés dans leurs péchés (Hourdin, 1945 :85-87). La conception du bien et du mal, du péché et du salut dans les romans de Mauriac reste ambiguë, selon Georges Durant :

« Mauriac est accusé de supprimer l'opposition claire et rassurante entre le bien et le mal, entre la lumière du salut et les ténèbres du péché qui est le fait de certains catholiques [...] voici qu'il condamne les justes et sauve des pécheurs, et, plus scandaleux encore, que le péché semble non plus l'obstacle au salut, mais son chemin naturel » (Durant, 1980 : 456).

Le fait de condamner les justes et sauver les pécheurs dans l'œuvre de Mauriac et d'autres auteurs catholique est récurrent. Il est lié à la doctrine de la « réversibilité des mérites », qui remonte à Joseph de Maistre : « la réversibilité des mérites de l'innocence payant pour le coupable et le salut par le sang » (Maistre,1845 : 404) . Selon ce dogme les mérites des uns peuvent être profitables aux autres. Dans ce contexte ci : les mérites des saints peuvent être profitables aux pécheurs. Plus précisément, cela signifie que le saint peut expier pour autrui, et cela n'est pas sans rappeler le sacrifice du christ, mort pour expier les péchés de l'humanité. Prenons le cas de l'un des romans de Mauriac, *Le Sagouin*, ou ce n'est pas un saint qui se sacrifie mais un petit garçon, de 10 ans, d'une nature timide et réservée nommé Guillaume. Bête, sale, paresseux et maltraité par sa mère, qui l'appelle le Sagouin, il est le dernier héritier d'une famille aristocrate en pleine décadence, et semble être un cas désespéré. Toutefois un espoir se présente, la rencontre d'un jeune professeur communiste, semble changer la donne, il découvre chez le garçon un amour de la lecture, qui pourrait être le point de départ vers un changement.

Toutefois, au bout de quelque séances, le professeur décide de ne plus se charger de l'éducation de Guillaume, non parce qu'il ne pourrait rien obtenir de lui, mais parce qu'au nom de la lutte des classes, il ne pourrait se permettre de s'occuper d'un héritier aristocrate. Pour le petit Guillaume, c'est la fin d'un rêve, celui d'avoir trouvé un adulte capable de le comprendre, mais aussi la perspective d'avoir enfin un ami de son âge, Jean-Pierre, le fils brillant du professeur. Face au désespoir, le petit Guillaume finit par se donner la mort en se noyant volontairement dans la rivière, accompagné de son père qui est tout aussi malheureux que lui.



A première vue, ce roman est privé de toute de toute référence religieuse, pourtant dans une postface écrite pour *Galigai*, Mauriac dit : « Obligé de me relire, tout ce temps-ci, parce que je corrige les épreuves d'une édition de mes œuvres complètes, j'y vois en maints endroits la grâce affleurer, mais semble-t-il, un peu moins à mesure que je vieillis elle jaillit encore avarement, aux dernières pages du *Sagouin* » (Mauriac, 1950 b : 166).

Mais tout ce qu'on pourrait voir à la fin du roman n'est que le désespoir de l'enfant, puis le remord de l'instituteur. La mort de l'enfant est décrite comme une délivrance : « Ils vont être délivrés, de la Gorgone, ils vont dormir » (Mauriac, 1967 b : 131). On pourrait voir dans le suicide de l'enfant une sorte de sacrifice, à l'image de celui du Christ. En accomplissant un tel acte, c'est le petit Guillaume qui change la vie de l'instituteur, qui, rongé par le remord, décide de ne plus jamais laisser tomber un garçon qui aurait besoin de son aide : « A cause de l'enfant qu'il avait laissé mourir, il ne refuserait rien de lui-même, à ceux qui viendraient vers lui » (Mauriac, 1967 b : 139).

D'une certaine manière, par son acte, Guillaume sauve tous ses semblables, ces enfants désespérés qui auraient peut-être un jour besoin de l'instituteur. On pourrait aussi voir dans le roman une condamnation de certaines conceptions égoïstes de l'engagement. Poussé par ses idéaux communistes, le professeur refusé d'aider un petit garçon pour son appartenance sociale, il va à l'opposé de la conception mauriacienne, qui on l'a vu, est d'inspiration chrétienne, et ne fait pas de différence entre les hommes pour leur appartenances. La réversibilité des mérites se manifeste ici par le fait que grâce au sacrifice de ce Saint, qu'est le petit garçon, le responsable de son désespoir, le maître d'école, se repent, et se résigne à devenir un meilleur instituteur.

Si les saints finissent par mourir pour les autres, les pécheurs, eux, finissent par obtenir le salut. La thématique du péché est l'une des plus récurrentes, Roger Martin Du Gard disait des romans de Mauriac qu' « il n y a pas d'œuvre d'incrédule ou d'athée où le péché soit plus exalté » (Herpe & Séailles, 1990 : XIX). En vérité ce n'est point le péché qui y est exalté, mais le salut qui le suit. La majorité des héros de Mauriac sont des pécheurs, voire même des non croyants, qui finissent plus ou moins par retrouver le chemin vers Dieu.

Le personnage le plus emblématique dans ce sens est Thérèse Desqueyroux, qui revient dans plusieurs romans. Dans le roman éponyme, il s'agit d'une criminelle qui essaie de se déculpabiliser de son crime, durant tout le roman, elle prépare des explications à son mari, qu'elle a essayé d'empoisonner, mais en vain car il l'empêche de prononcer un seul mot, la privant de toute possibilité de se faire pardonner.



Dans un autre roman, où elle apparaît, *La Fin de la nuit*, elle semble avoir perdu toute volonté d'exprimer ses sentiments, et d'expliquer les raisons de son crime à qui que ce soit. Aucun salut ne semble se manifester auprès des hommes, reste donc le salut par la religion. Bien que n'ayant pas une foi très forte, elle semble angoissée par l'idée de la mort, et terrifiée du néant éternel auquel la condamnerait son âme pécheresse.

Dans les deux romans elle pense plusieurs fois à se suicider, mais n'arrive jamais à accomplir cet acte, de peur de ne pas recevoir la grâce de Dieu. Entre elle et Dieu elle semble reconnaître ses fautes, et garde espoir en la miséricorde divine. C'est ici que commence le chemin du salut chez Mauriac. Si tout être humain est un pécheur, le meilleur est celui qui, comme Thérèse est angoissé, et obsédé par une envie de changer, tandis que celui qui est satisfait de lui-même n'accorde guère d'attention à son salut. Celui qui reste dans le confort du péché ne recevra pas la grâce, ce qui est loin d'être le cas de Thérèse. On ne sait pas à la fin si elle a obtenu le salut ou non, mais elle ne vit pas en paix avec le péché, et mène un combat intérieur contre elle-même et contre toutes ses mauvaises tendances.

Pas seulement des pécheurs, mais même des damnés, finissent par avoir la grâce, chez Mauriac, après avoir trouvé Dieu. Comme Mirbel, le séducteur « satanique » dans *L'Agneau*, qui finit par se convertir grâce à Xavier, le séminariste aux allures de saint. Louis, le vieil avocat anticlérical, passionné par l'argent et le pouvoir, qui se convertit tout juste avant sa mort à la fin du *Nid de vipères*. Gradères, le personnage principal des *Anges noirs*, et d'autres.

Conclusion

Au terme de ce travail, nous déplorons le fait que quelques pages ne suffisent pas à étudier tous les personnages, et tous les aspects de la spiritualité et l'engagement chez François Mauriac. Son œuvre est prolifique, aussi bien ses écrits littéraires que les essais et les écrits journalistiques, auxquelles s'ajoutent les correspondances, qui révèlent la profondeur de ses convictions spirituelles et leur rapports avec ses prises de positions, et méritent une plus ample analyse.

Plusieurs travaux peuvent être faites dans ce sens, notamment sur le traitement des personnages, la dimension spirituelle/mystique de son œuvre etc. Il serait intéressant également d'envisager des études comparatives avec des auteurs ayant une vision différentes de l'engagement, tels Jean Paul Sartre, et comparer comment leurs visions sont transposées dans leurs œuvres littéraires respectives. Une comparaison pourrait être faite également avec d'autres de ses contemporains ayant une tendance catholique, comme Georges Bernanos.



Par ailleurs, les « écrivains catholiques » méritent un plus ample travail sur leur vision de la spiritualité et de l'engagement. Cette tendance, qui a commencé vers la fin du XIXe siècle avec Jules Barbey D'aurevilly, sous l'influence de Joseph De Maistre, et qui s'est poursuivie avec des auteurs comme Léon Bloy et Georges Bernanos, a eu un impact important sur ce qu'on appellera plus tard « le catholicisme traditionaliste », qui s'opposera aux réformes de Vatican II. Il sera intéressant d'examiner leur sens de l'engagement et leurs points de divergence et de convergence à ce sujet.

Pour revenir à notre présent travail, son principal apport est de démontrer un aspect méconnu de la littérature engagée du début du XXe siècle. A l'humanisme socialisant, Mauriac oppose un humanisme plus « spirituel », basé sur les enseignements chrétiens. L'auteur développe non seulement une conception spéciale de l'engagement, mais aussi de la religiosité, en s'opposant au « sectarisme » de ses coreligionnaires, et choisissant de se ranger du côté de la justice, combien même celle-ci le mènerait à s'opposer à l'Eglise ou au clergé.

Nous sortons finalement avec la conclusion que l'œuvre romanesque de Mauriac est pleine de pécheurs en quête de grâce et de repentir, et des fois de saints prêts à se sacrifier pour le salut des autres. Mais une question se pose : pourquoi la politique est moins présente dans l'œuvre romanesque de Mauriac ? Nous répondrons que si la politique n'est pas présente, l'engagement, par contre, y est. Même dans ses écrits politiques, Mauriac ne défend pas des idéologies, mais il défend des hommes. Il fait de même dans ses romans, en mettant à l'épreuve des pécheurs en quête de rédemption, et des personnages, au fond gouffres mais les yeux levés vers le ciel, Mauriac défend l'idée que la grâce de Dieu, comme sa justice n'est interdite à personne.



BIBLIOGRAPHIE

Barré, J-L. (2009), François Mauriac. Biographie intime : 1885-1940, Fayard.

Canérot, M.F. (1993). Quand la foi devient roman. Cahiers de l'Association internationale des études françaises, 45. 85-104.

Durand, F. (1980), François Mauriac –Indépendance et fidélité, Ed. Champion.

Herpe, N & Séailles, A. (1990), Mauriac et les grands esprits de son temps, Agence culturelle de Paris.

Hourdin, G. (1945), Mauriac, Romancier chrétien, Temps présent.

Jossua, J-P. (2007). « Mauriac romancier ou le religieux fluctuant. Essai de Discernement théologique ». Revue des sciences philosophiques et théologiques 91 (3), 509-522.

Kushnir, S.M. (1979). Mauriac Journaliste, Bibliothèque des lettres modernes, Volume 29.

Maistre, J. (1845) Eclaircissement sur les sacrifices e éd. J.-B. Pélagaud et Cle, Lyon.

Massenet, V. (2003) Politique de François Mauriac, dans : <http://www.karimbitar.org/francoismauriacn> consulté le 03 mai 2021

Mauriac, F. (1950), Œuvres complètes, Volume 11, Grasset.

Mauriac, F. (1950), Œuvres complètes, Volume 12, Grasset.

Mauriac, F. (1954), Paroles Catholiques, Plon.

Mauriac, F. (1962), Ce que je crois, Grasset.

Mauriac, F. (1967 a), Les chefs d'œuvres de François Mauriac, Volume 19, Cercle du bibliophile.

Mauriac, F (1967 b) Le Sagouin, Plon, 1967, p. 131.

Mauriac, F. (1984), L'imitation des bourreaux de Jésus Christ, Ed. Desclée de Brouwer.

Mauriac, F. (1985), Mémoires intérieures, Flammarion.

Mauriac, F. (2004), D'un bloc-notes à l'autre : 1952-1969, Bartillat.

Mauriac, F. (2012), Correspondance Intime, réunie et présentée par Claire Mauriac. Editions Robert Laffont, S.A.

Michel J. (2010), François Mauriac, François Mauriac : la justice des béatitudes, Ed. Le bien commun.

Montférier, J. (1995), De mémoire en mémoire, Paris : Lettres modernes Minard.